Fatalité

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **56 (1918)**

Heft 21

PDF erstellt am: **30.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-213926>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Lè papà no marquant que ma fâi po sti l'hivè que vint, eh bin! mon Dieu! faudrà p'tite sè pannâ. Et pu que dein bin dâi coumoune que lâi â, noutrè précaut l'ant demandâ âi dzein diéro lau foudrà de bou, diéro de cliiau z'houille âo bin de elli l'antracite, quemet ie d'iant à cliiau z'affèrè qu'on a ora et que no v'ignat dau payî jô on fâ lo fouètre. Lè z'on l'ant adan écrit su on petit papà que lau manque tant de bou; lè z'autro que lau faut oncora dau tserbon, tant assebin; et pu çosse et pu cein et bin dâi z'affèrè dinse.

Quand lo syndico de Cregnelu l'a demandâ à Fourdriet cein que lâi faillâi po s'êtsaudâ l'hivè, Fourdriet l'a repondu dinse: « *Mé faut on bon tronc, et rein d'autro* ». Lo syndico et lè municipal l'ant risu à veintro débouenâ. Sè desant ti « Fourdriet l'è fou! Fourdriet l'è fou! » d'autrâi iâdzo, l'on aprî l'autro, quemet quand on brâme: « Ao fû! »

Ein aprî, tot parâi, lo bossî qu'êtâi on malin corps l'a de que ma fâi Fourdriet ètâi on tot fin, qu'èin avâi min à li, et que l'êtâi bin dein lo cas d'avâi einveintâ quie po s'êtsaudâ sein tant de bou; qu'ora on a dâi fornet que sant tsaud quasu avoué rein. Fourdriet ein avâi bin su ion *perfectionnâ* quemet d'iant. Mâ que po s'êtsaudâ du la saint Martin tant qu'à la saint Péregrindzo rein qu'avoué on tronc, Fourdriet l'êtâi d'obedzi d'avâi on fornet oncora bin mè perfectionnâ que lè perfectionnâ.

Mâ nion ne savâi quemet fasâi, por cein que viquessâi tot mare solet et que dèvesâve pas âi vesin. L'êtâi dan on secret. Cein bourlâve lo syndico, li que lâi faillâi dâi moûno et dâi moûno et la pllie balla cavetta dau velâdzo. Fourdriet lâi betâve la butse avoué son fornet. Lo syndico, cein lo fasâi pèri de dzalausi et ve gnâi tot moindro et asse chet qu'on passi.

On dzo de l'hivè que fasâi on frâi et onna crâmena à fère dzalâ lè leingue dâi fenne dein lo mor, lo syndico que pouâve pas sè retsaudâ à sa carrâte, quand bin bourlâve prau bou, lo syndico dant l'âi tegnâi pe rein mè. Trace vè Fourdriet po vère quemet s'êtsaudâve avoué son tronc. Trâove noutron corps tot dépouint de châ quemet se l'avâi sèi tota la matenâ et lâi dit dinse:

— Estiusâ mè bin, Fourdriet, mâ te sâ qu'on a coumenci einseimbllo. Tè faut mè dere quemet te pâo l'êtsaudâ tot l'hivè avoué ton tronc.

— Eh bin, vin pî, so repond Fourdriet.

Lo syndico l'eintre dein lo pâilo et a-te que cein que l'a vu:

Fourdriet l'avâi bin on tronc, mâ n'avâi min de fornet. L'avâi rein qu'onna grôcha corda que l'êtâi niâie tot à l'einto dau tronc. Adan, quand fasâi bin frâi, eimpougnive la corda, terive son tronc pè lo pâilo, decé, delâ, âo pas, âo trot, âo dissime galop, à drâte, à gautse, que cein lo retsaudâve bin mè qu'on fornet.

Lo tronc pâo dourâ oncora bin quauque z'hivè.

Et a-te que lo fornet à Fourdriet.

MARC A LOUIS.

Feuilles d'hygiène. — Sommaire du n° du 15 mai 1918. Quelques conseils aux mamans: Dr Eug. Mayor. — Les intoxications par les farines. — Le pain et les dents. Les fruits en médecine. — Pour donner de l'huile de ricin aux enfants. Pour faire avorter un rhume. Nettoyage des chapeaux de feutre. Dépôts calcaires dans les bouilloires. Scones de pommes de terre. Pour économiser le thé. Restes de légumes en potages.

COMMENT ON ÉCRIT L'HISTOIRE

Une de nos meilleures institutrices, Mme Louise Cantova-Chausson, à Aigle, ancienne élève de l'École secondaire de Villeneuve, a envoyé à l'*Educateur* l'amusant récit que voici, et que le *Conteur* est heureux de reproduire:

Helvètes et Romains. — Orgétorix.

Nous fûmes un jour, avec nos deux classes — première année du degré moyen — à l'orée du bois, voir les pierres druidi-

ques. Celles-ci dûment examinées avec simulacre de sacrifice d'une fillette, puis d'un garçonnet, nous passâmes à la leçon d'histoire:

« La classe A représente les Romains, la classe B, les Helvètes. Ami est Diviko, René le général romain. Les Helvètes descendront de leurs montagnes et arriveront dans la plaine de la Garonne où les Romains s'exercent, expliquons-nous. »

Sitôt dit, sitôt fait. Nos Romains s'alignent: un... deux... un... deux... Soudain, sous la feuillée, un cri retentit: Helvètes! Helvètes! crient nos guerriers en dévalant la pente. Ce fut une mêlée épique qui ne laissa pas de nous effrayer quelque peu: des bras, des jambes, des chapeaux volant en l'air, des branches feuillées claquant au vent et les cris: Helvètes! Rome! dominant le tapage. Soudain, un silence: au détour d'un buisson les deux chefs sont en présence. Le sort des armées — ô sagesse enfantine! — va se décider. Diviko trapu, courtaud, rougeaud, a tôt fait de mettre sur le dos le Romain pâle et efflanqué. La bataille est terminée... croyons-nous. Ah! bien oui. Deux Helvètes apportent le joug, mais les Romains refusent de se soumettre et des scènes inénarrables s'engagent. Chaque Helvète s'empare d'un Romain et celui-ci, malicieux, s'efforce à faire passer avec lui son adversaire, pâle de rage, sous le joug. Force nous est d'arrêter le conflit.

Deuxième acte, plus calme. De retour sur leurs montagnes les Helvètes organisent l'assemblée du peuple. « On ne v... vuet pas les f... f. f. filles », bégâie Félix. Dociles, les fillettes s'écartent. Sur une haute pierre, Diviko et ses anciens s'affublent de longues barbes de mousse. Ils ont vieilli, n'est-ce pas. Orgétorix, un petit bonhomme fûté, aux yeux brillants, fait de la propagande électorale: « Il faut me nommer roi », dit-il. Voici un récalcitrant. Horreur! Orgétorix lui passe une pomme à moitié rongée, et l'autre acquiesce. Enfin, le délateur s'avance: « Orgétorix veut être roi », crie-t-il.

Un ancien se lève: « La loi helvète condamne à mort quiconque veut être roi. Allez chercher Orgétorix. » Mais Orgétorix se frappe et tombe. La leçon est finie.

Le lendemain, il s'agit, en classe, de raconter l'histoire jouée la veille. J'avise Daniel.

Daniel est un peu sourd, un peu lent, un peu lourd. Il est toujours très surpris quand on l'appelle. Il répond par monosyllabes... quand il répond. Mais aujourd'hui il se lève et débite d'un trait: « Orgétorix a dit à ses camarades: Il faut me nommer roi. Alors un des camarades l'a redit à Diviko. Diviko a dit: Rien de ça; en Helvétie, c'est défendu d'être roi. Et il a envoyé un gendarme pour dire à Orgétorix de paraître en municipalité. Alors Orgétorix a dit: Je suis perdu, et il s'est tué avec un couteau. »

Jamais Daniel n'en a dit autant, aussi est-il très fier. Il jette un coup d'œil circulaire et triomphant à ses camarades, se rassied et me regarde fixement. Visiblement, il sollicite mon approbation: « Bravo, Daniel! »

L. CANTOVA-CHAUSSON.

Fatalité. — On demandait à une garde-malade:

— Eh! bien, comment va-t-il aujourd'hui, votre malade?

— Pas bien, Monsieur, pas bien du tout.

— A-t-on encore quelque espoir?

— Le médecin a dit que si on va jusqu'à demain matin on pourra peut-être le sauver, mais que s'il ne va pas jusque-là, il n'y a plus rien à espérer.

Ingénuité. — C'était durant les jours de froid du mois d'avril. Une dame entend un monsieur dire qu'il n'y avait que deux degrés de chaud:

— Et combien y en a-t-il de froid? demanda-t-elle.

PATERNELLE EXHORTATION DU GRAND

PÈRE CANTON DE VAUD A SA CAPITAL

La chanson que voici, dont nous devons la communication à l'un de nos fidèles abonnés, n'est pas ce qu'on peut appeler une « vieille chanson »; on s'en rend bien vite compte par les événements auxquels elle fait allusion. Elle n'est toutefois pas d'aujourd'hui ni d'hier, ainsi que l'atteste l'esprit qui l'a inspirée. Les vers en sont très libres, trop libres, même. Cependant, cette chanson, dont notre abonné, comme nous, ignore l'auteur — quelqu'un pourrait peut-être nous l'indiquer? — vaut bien d'être rappelée, puisque l'occasion s'en présente, et serait-ce qu'à titre de curiosité.

Elle se chante sur l'air: « J'aime mieux m'occuper de ma mie, ô gué! »

COMME un père à son enfant,
Quand il fait tapage,
Doit un avertissement,
Pour le rendre sage,
Mon cher Lausanne, je veux,
Aujourd'hui te dire un peu
Ce qui me fait sage, ô gué!
Ce qui me fait sage.

Je te vois, en général,
Fort dégringolée:
Tes affaires, ton moral,
Ont p'tite renommée;
Faut pas te monter le coup,
Parce que tu tiens par le bout,
Mes lignes ferrées, ô gué!
Mes lignes ferrées.

Du Tribunal fédéral,
On te fit la grâce;
Mais, morbleu! quel bacchanal,
Pour lui trouver place;
Prends Chissiez, prends Montbenon,
Mais finis-en, nom de nom!
Car cela m'agace, ô gué!
Car cela m'agace!

A force de cabaler,
Aux conseils de Berne,
Tu finis par nous souffler
Place d'arm' et casernes;
Au lieu de tant cancaner,
Tâche donc de les caser,
Ces belles casernes, ô gué!
Ces belles casernes.

Impossible d'arranger,
Tout le monde et son père,
Intérêts du gargotier
Et du militaire,
La commune a bien le Loup,
Mais tu voudrais Couvaloup,
Oh! la sottie affaire, ô gué!
Oh! la sottie affaire!

De ta vieille Faculté
La gloire était pure;
Tout cela s'est éclipsé,
Chez toi rien ne dure.
Sortant enfin du sommeil
Tu nous donnes le Réveil!
O Littérature, ô gué!
O Littérature.

Tu nous remplis le canton
De revues, gazettes,
Qui durant tout l'an ne font
Que dire sornettes.
Politique de cafés,
Niaiseries personnelles,
Voilà leur musette, ô gué!
Voilà leur musette.

Bien ajuster un cancan,
Une médisance,
S'insulter sur l'dos des gens,
C'est là leur science.
Tout c'qui n'est pas de leur bord,
On le déchire, on le mord;
Oh la tolérance, ô gué!
Oh la tolérance.

Pendant que j'marque de bras
Aux travaux agraires,
Tu te peuples d'avocats,
Et d'agents d'affaires;